

KAD MERAD GÉRALDINE PAILHAS

**DISPARUE
EN HIVER**

Un film de CHRISTOPHE LAMOTTE

Hugo Productions et Iris Productions
ont le plaisir de vous présenter

KAD MERAD GÉRALDINE PAILHAS

DISPARUE EN HIVER

Un film de CHRISTOPHE LAMOTTE

avec
LOLA CRETON PIERRE PERRIER FRANCIS RENAUD

Produit par Stéphane Marsil et Nicolas Steil

Une coproduction

Hugo Productions - Iris Productions - Iris Films
Artémis Productions - France 2 Cinéma
avec la participation de Canal +, OCS et France Télévisions

Visa 117.439 - scope - son 5.1- durée : 1h40

SORTIE LE 21 JANVIER 2015

Distribution

REZO FILMS

Tél : 01 42 46 96 12

Matériel presse et publicité disponible
sur www.rezofilms.com

Presse

BCG

23, rue Malar

75007 Paris

Tél 01 45 51 13 00

SYNOPSIS

Daniel est un ex-policier reconverti dans le recouvrement de dettes. La cinquantaine solide, il effectue son «sale boulot» sans émotion, ni affect... Un jour d'hiver, sur le parking d'un routier, il se fait aborder par Laura, une fille de 18 ans qui lui demande de la raccompagner. Il accepte.

En chemin, elle lui propose «ses services» contre de l'argent. Furieux, Daniel l'éjecte de sa voiture.

Le remords et la violence de sa réaction le poussent à faire demi-tour et à revenir sur ses pas, mais Laura a disparu...



ENTRETIEN AVEC CHRISTOPHE LAMOTTE RÉALISATEUR

Avec Disparue en hiver, vous vous confrontez au polar.

L'histoire que je raconte est très personnelle et sans doute que j'avais besoin de prendre de la distance, par pudeur et protection, en l'inscrivant dans un film noir. Ce genre est, je pense, le plus à même de radiographier l'état d'une société, ses troubles, ses peurs, ses pertes de repères, ses ambiguïtés. Il permet de raconter un pays par ses soubassements, ses marges. Comme dans toute enquête, Daniel rencontre plusieurs personnes et chacune correspond à un monde que l'on prend le temps de rencontrer.

Tout en menant la trajectoire intime de Daniel (Kad Merad), vous assumez l'intrigue jusqu'au bout, vous ne vous contentez pas seulement d'une atmosphère de film noir...

C'était important pour moi de répondre à la propre commande que je m'étais donnée de faire un film de genre. Un polar, ce sont des codes à respecter, la promesse d'une enquête, on doit rendre des comptes au spectateur, l'emmener dans un suspense, une histoire à tiroirs. Mais comment faire un polar haletant tout en prenant mon temps et en respectant la durée des plans ? Comment être efficace sans sacrifier l'inscription du film dans un réel, en imprimant le vent dans les arbres ou la lumière des lieux ? Cette question m'a guidé tout le long du film, notamment au montage. J'avais envie d'un film à la fois sobre et lyrique. J'aime beaucoup l'écriture de Raymond Carver, c'est l'un de mes auteurs de référence pour ses atmosphères, ses personnages de déclassés.

Le titre du film fait allusion à Laura (Lola Creton), mais il décrit aussi Daniel, qui a disparu de sa vie affective et professionnelle.

Daniel est quelqu'un dont le cœur a gelé. Il ne voit plus personne, n'a plus de relations sexuelles, s'est mis entre parenthèses aussi bien dans sa vie affective, sociale, professionnelle... C'est un ex flic qui fait du recouvrement de dettes, son métier correspond bien à son état. Les gens qui font ça n'ont pas d'existence officielle : ce ne sont pas des huissiers, ils sont embauchés par des boîtes privées qui souvent travaillent pour des banques.

Vous connaissiez ce métier ?

Oui, par mon père. À cinquante ans, il s'est retrouvé au chômage, comme des milliers de gens à son époque et c'est le seul travail qu'il a trouvé. Lui qui n'avait déjà pas beaucoup d'argent, sa tâche consistait à aller en chercher chez des gens qui en avaient encore moins que lui... Au départ, il avait un peu honte, puis il a commencé à me parler des rencontres qu'il faisait, comme la grand-mère dans le film, qui existe vraiment dans la vie. Il me racontait le danger, la peur de part et d'autre... Cette puissance fictionnelle me rappelait les romans américains des années 40 de Jim Thompson et je me suis dit que ce serait bien de raconter ces gens très peu représentés au cinéma alors qu'ils sont de plus en plus nombreux, qu'ils disent quelque chose de la France d'aujourd'hui...



Parmi les mondes traversés par Daniel, il y a celui de la nuit et du sexe...

L'une de mes peurs était : comment aborder ce monde du sexe et du fantasme sans tomber dans le cliché ? D'où le choix pour jouer la jeune Laura, de Lola Creton, une actrice qui permet de véhiculer des fantasmes sans en faire des clichés, grâce à son côté terrien. Lola est à multiples facettes, elle trimballe naturellement un secret, une timidité et en même temps une arrogance, quelque chose de sauvage. Le danger d'un regard racoleur ou tronqué est partout, mais c'est vrai qu'il est accentué ici car on rentre dans un monde codifié – le SM, le fétichisme...

Et dont les images sont peut-être plus usées...

Oui, les images de la sexualité sont au cœur de nos sociétés où le marketing les utilise pour promouvoir tout et n'importe quoi, où le porno chic est vendeur... Ce monde du sexe, je suis allé à sa rencontre, j'ai mené l'enquête et ensuite, j'ai fait confiance à la justesse de mon regard. Certaines scènes sont filmées de manière quasi documentaire, notamment la scène du parking, filmée avec de vrais échangistes.

Vous disiez que cette histoire était très personnelle...

Oui, avec des éléments disséminés dans plusieurs personnages et détails. Le métier de mon père, donc, et puis cette fille de dix-huit ans qui a disparu... Elle m'a été inspirée par quelqu'un que j'ai très bien connu, et moi aussi je me suis perdu dans son histoire qui en même temps m'a permis de me révéler à moi-même en tant qu'être humain. J'avais envie de témoigner de ce mouvement-là, de comment en acceptant de se perdre, on peut mieux se retrouver.

Pourquoi le choix des cassettes audio pour retracer la trajectoire de Laura ?

Parce que cette histoire qui est à la genèse du scénario, je voulais en rendre compte de la même manière dont je l'avais reçue : oralement et par bribes. Et puis il y avait l'idée du journal intime. J'aime bien l'idée des traces. Qu'est-ce qui reste quand un personnage disparaît ? D'où l'idée de ce journal intime parlé. Ce film au départ pour moi, c'était une voix, un homme, une voiture, un peu comme dans *Taxi Driver*, le dispositif est forcément excitant. Il implique de vraies questions de mise en scène. Sans chercher à me mesurer à Scorsese, bien entendu !

L'importance de la voix de Laura vous a aussi aidé à trouver la manière de mettre en scène le fantasme qu'elle véhicule ?

Oui, le son ouvre plus l'imaginaire que l'image et chaque spectateur entendra et analysera sa voix différemment. Je voulais que la voix libère les images, que l'on puisse partir avec elle, qu'elle draine l'imaginaire et le fantasme, qu'elle entraîne le spectateur dans les projections les plus ouvertes possible.

Malgré toutes ces cassettes qui nous plongent dans son intériorité, Laura reste opaque et paraît tour à tour, victime, manipulatrice, dépassée par ses sentiments et ses pulsions...

Je n'ai pas toutes les réponses concernant Laura, les interprétations s'entremêlent les unes avec les autres. Laura, c'est l'âge des premières fois. Et quand on vit des premières fois, on ne connaît pas ses limites, c'est difficile de savoir ce qui est bon pour soi. On croit parfois qu'on a la carrure ou la suffisance mentale de vivre des choses qui peuvent nous faire vibrer et on se retrouve embarqué plus loin qu'on n'est capable d'encaisser... Sa jeunesse, sa soif d'absolu et de vivre, sa naïveté et sa foi en l'amour sont la force de Laura mais aussi sa faiblesse.

Avant de disparaître, Laura incarne déjà cette volonté d'effacement dans sa manière de se soumettre au désir des hommes...

Laura ne s'aime pas encore suffisamment pour pouvoir aimer l'autre. Alors elle se perd dans le fantasme de l'autre. Et l'autre se dilue aussi en elle parce qu'il a réalisé son fantasme. Ce film est l'histoire de gens qui se dissolvent les uns dans les autres en croyant se trouver.

On ne peut pas aimer l'autre si on ne s'aime pas déjà soi. Et c'est aussi ça Daniel au départ : un homme qui ne s'aime plus. Et qui va réapprendre à s'aimer.

Le suspense ne concerne pas seulement la disparition de Laura, il touche la vie privée de Daniel, que l'on découvre peu à peu.

On suit ces personnages au quotidien mais chacun est un iceberg, avec une part apparente et une part cachée. Pour moi, les non dits étaient aussi importants que les paroles. Dans l'écriture avec Pierre Chosson, la volonté de ne pas être explicatif était primordiale. Nous ne voulions pas être dans la psychologie mais dans la pulsion. J'aime l'idée d'un cinéma animal, « pulsionnel ».

On découvre les personnages au fur et à mesure qu'on avance avec eux. Comme toute personne, ils ont des secrets qu'ils ne livrent pas comme ça. C'est l'histoire qui les révèle les uns par rapport aux autres et par rapport à eux-mêmes. Notre particularité à chacun se trouve dans cette part irréductible à toute interprétation, dans cette inquiétante étrangeté qui nous échappe et qui fait qu'on est ce qu'on est. On retrouve le même questionnement dans mes autres films : comment chacun s'arrange avec ses propres démons et quels sont les choix de vie qu'il effectue à partir de là ?

Ce questionnement vous guide dans la mise en scène ?

Oui, bien sûr. Une scène est écrite mais le travail sur le plateau n'est pas de refaire ce qui est écrit mais d'aller ailleurs, de voir ce qu'il y a entre les lignes. Il n'y a pas qu'une seule facette à une scène ni à un

personnage. Chaque personnage a ses raisons, ses secrets et j'aimerais qu'on puisse se mettre à la place de chacun. Pour moi, le rapport à l'identification est primordial, défendre mes personnages est ce qui m'importe, même le plus abject.

La foi dans l'identification est le sujet même du film : c'est parce qu'il se projette dans l'histoire de Laura que Daniel va pouvoir réintégrer sa propre vie.

Oui, cette enquête fait remonter des choses à la surface de lui-même et lui donne une seconde chance de faire son deuil, d'éprouver l'événement à côté duquel il est passé, de prendre le risque de revenir à la vie. Il faut ce déclencheur pour qu'il trouve la force de repartir, de redevenir l'homme qu'il était. Ce qui est aussi assez lâche d'une certaine manière : il a besoin que quelqu'un disparaisse pour se retrouver. Un vrai héros n'aurait pas eu besoin de ce détonateur. En ce sens, Daniel est un anti héros, un homme comme chacun de nous, un personnage de film noir.

Il est souvent dépassé par sa propre violence, notamment dans l'affrontement avec le jeune photographe...

On ne peut pas vouloir sonder l'âme humaine et faire

l'économie de la violence, c'est impossible, il me semble. Et l'on ne connaît pas sa propre violence tant qu'on ne l'a pas expérimentée, qu'on n'a pas été dépassé par elle. La violence de Daniel est archaïque, brute, indomptée car liée à l'amour, à l'inacceptable d'avoir été attaqué sur son propre terrain : la maison, la famille.

Pourquoi Kad Merad dans ce registre inattendu ?

Je voulais quelqu'un de « vierge » dans le registre de la violence, quelqu'un qui n'ait jamais joué un rôle sombre dans un film de genre. Quand le nom de Kad a surgi dans une discussion avec mon agent, j'ai trouvé l'idée intéressante et étonnante. Presque trop : son image physique ne me semblait pas tout à fait correspondre à mon personnage. Mais quand on s'est vu, j'ai découvert un homme d'une grande force physique, costaud, épais. D'emblée, son corps m'a plu. Et sa voix aussi. Une voix posée, dans les graves.

Comment avez-vous abordé le film ensemble ?

Quand on a parlé du rôle et du film, tout de suite j'ai eu l'impression qu'on se comprenait, qu'on était sur la même longueur d'onde. Il m'a demandé pourquoi ce film, d'où ça venait. Et dès le premier jour du tournage, j'ai senti qu'il avait envie d'être dirigé, en



toute confiance. On était sur les mêmes lignes de travail, on cherchait les mêmes choses. Il est arrivé à apporter à son personnage toute l'humanité qui fait qu'il est un acteur très populaire. J'avais un désir presque documentaire vis-à-vis de lui. J'exagère un peu mais je réfléchissais vraiment à intégrer son image dans cette histoire ancrée dans ce réel qui m'était moi-même très proche.

Et Géraldine Pailhas pour interpréter Christine?

On avait déjà fait un film ensemble, on se connaît très bien. Pour moi, c'est LA femme ! La bonne copine, l'épouse, la sœur, la maîtresse, la voisine, la mère... Elle représente la femme dans toutes ces facettes. J'ai l'impression que je pourrais faire dix films avec elle, elle restera toujours aussi secrète. En plus elle a un vrai corps, qu'elle expose à l'image. Je la trouve très brute, dans l'instant présent. C'est une actrice tout terrain...Et puis face à Kad Merad... Tout d'un coup, le couple devenait intrigant.

Et Francis Renaud et Aurelia Petit, avec lesquels vous aviez aussi déjà travaillé ?

J'aime être entouré d'une « famille », travailler en confiance avec de bons acteurs. De film en film, j'ai l'impression qu'on grandit ensemble.

Et l'envie de situer l'histoire en hiver ?

Je voulais inscrire le film en hiver pour différentes raisons : le « cœur gelé » du personnage principal, l'envie de brume, d'indiscernable, de pavés glissants, de forêts dépeuplées, de nature un peu secrète. Le film raconte aussi la confrontation de cet homme à la ville, à la nature et à la nature de ce qu'il est.

Et Philippe Guilbert à la lumière ?

Il y a des chefs opérateurs qui ont des lumières et des styles très précis. Philippe, au contraire a cette capacité de travailler avec des gens aux univers très différents. Et comme j'avais justement cette envie de passer d'un monde à l'autre, tout en ayant des envies très précises sur la lumière...

La musique est très prégnante dans le film...

C'est une musique originale d'André Dzieluk, dont les mélodies ont une grande force – Il devait réussir à allier la pulsion et le lyrisme que je recherchais. André a une formation classique mais aussi une grande connaissance des musiques plus électro et j'avais envie de ce mélange. Je voulais une puissance émotionnelle mais discrète, à la fois être classique et moderne. La musique est comme un personnage à part entière, elle est un tremplin qui nous emmène ailleurs et nous permet d'imaginer ce qui a bien pu arriver à cette fille sans rien nous imposer.

Et le poème de Jenny Holzer trouvé dans le cahier de Laura que Christine traduit à Daniel à l'hôpital...

Comme ce film est très intime et parle beaucoup de moi, j'avais aussi envie d'y mettre les artistes que j'aime... j'ai découvert ce texte de Jenny Holzer à Venise, au Guggenheim Museum, sur une pierre tombale. Cette scène à l'hôpital est un moment anti polar, un moment presque poétique en soi. En traduisant les mots d'une autre, ce sont les siens tout d'un coup que Christine fait surgir. Comme pour Daniel, cette histoire devient la sienne, les fuseaux se rejoignent dans les volontés secrètes de la narration.

Pensez-vous que ce couple puisse dépasser le drame qu'il a vécu?

La fêlure est immense mais comme les choses n'ont pas été à leur terme, tout est encore possible : dépasser cette fêlure ou alors pouvoir véritablement se quitter et passer à autre chose. A chaque fois qu'ils se retrouvent face à face dans le film, il se joue le devenir de leur vie future et en même temps la clôture du passé. Plus le passé est digéré, plus l'instant présent est vivable. La fin du film est très ouverte. Dans l'avant dernière image, elle lui prend le bras, ils se parlent. Et ensuite, le vent s'agite dans les branches. C'est l'hiver et pourtant, cet arbre a l'air de vivre. Et la musique est alors comme une sorte de ballet de retour aux choses de la vie.

ENTRETIEN AVEC KAD MERAD

Comment s'est passée la rencontre avec Christophe Lamotte ?

Il m'a présenté cette histoire personnelle qui le touchait beaucoup sans en rajouter, avec justesse. Je sentais que c'était un vrai auteur, que sans avoir besoin de me bombarder de milliards d'intentions, il savait ce qu'il voulait faire. Et qu'il me voulait vraiment moi. Ça me plaisait, forcément ! Je me disais qu'il voyait en moi quelque chose que j'avais sans doute mais que je n'avais jamais utilisé. Il m'a parlé du projet d'une telle manière que j'y suis allé les yeux fermés.

Le titre du film pourrait aussi correspondre à votre personnage.

Oui, Daniel a disparu en hiver, c'est sûr. Il n'est plus flic, s'est arrêté de vivre, n'a plus de but dans la vie. Il n'est pas pour autant complètement éteint. Quand il travaille, il travaille. Avec la grand-mère de Laura, il n'est pas absent ni fatigué, il s'intéresse, il est gentil, il fait son métier. Et puis surgit cette jeune fille, comme ça par hasard, dans ce bar de province, puis qui disparaît, et à la recherche de laquelle il se lance. Cette enquête lui redonne de l'énergie, et surtout l'envie de faire le deuil de sa propre histoire. Ce parallèle m'a beaucoup plu. L'inscription de l'histoire personnelle au milieu de l'intrigue de polar est très réussie.

Dans la scène où il frappe le jeune photographe, on sent à quel point la violence de Daniel peut le dépasser.

Daniel, je le vois comme un volcan en sommeil. On sent qu'il a une force endormie en lui, une révolte,

que ça pourrait basculer très vite. Quand son poing part, il part et ce gamin, la gueule en sang à terre, il pourrait le tuer... D'où vient cette violence ? Ce n'est pas Daniel qui frappe, c'est Daniel transformé en monstre.

Et incarner un homme qui travaille dans le recouvrement de dettes ?

Quand Christophe m'a appris que le métier de Daniel était inspiré de celui de son père et que ce serait peut-être bien que je le rencontre, je lui ai dit : « Bien sûr, tout de suite je veux le voir ! » Et on a été ensemble boire l'apéro chez son père pour le questionner sur ce métier que je ne connaissais pas. On ne se rend pas compte de ce que c'est que de sonner chez des pauvres gens leur réclamer des sous avec des faux papiers officiels, des fausses en-têtes du Trésor Public en leur faisant croire qu'ils vont avoir des problèmes s'ils ne payent pas... Le père de Christophe m'a raconté comment il arrivait chez eux sans sa mallette, les mains vides, sur le qui-vive. Ces informations m'ont permis d'avancer sur mon personnage, d'imaginer la tension dans laquelle il vit. On s'accroche au moindre détail pour jouer, surtout un homme comme celui-ci, très loin de moi. Certains acteurs sont capables de fabriquer, moi j'ai plutôt tendance à me servir de ce que je connais ou vois autour de moi.

Physiquement, comment avez-vous abordé votre rôle ?

Ma démarche était importante, il fallait qu'on ait l'impression d'une masse mais d'une masse qui se déplace vite, jamais lourde. Je ne me traîne jamais





dans le film, je suis toujours sur mes gardes. Christophe me parlait beaucoup de la stature du personnage, qu'il voulait corpulente et filmée souvent de dos, dans sa voiture. Le fait de porter cette parka pendant tout le film renforçait ce côté massif. Et puis on est parti sur l'idée que Daniel est un type qui ne montre pas son émotion, notamment dans sa voix, qui est plutôt grave, peu expressive. Dans ce film, j'étais dans l'économie de jeu, tout se passe davantage à l'intérieur qu'à l'extérieur. Alors que dans les comédies en général, c'est plutôt le contraire.

On ne vous a jamais vu dans un registre aussi noir mais on n'a pas pour autant l'impression d'une performance.

Ça me fait plaisir ! Le but n'est pas de faire une performance mais d'être le plus proche possible du personnage. Souvent, on parle de « contre-emploi » mais c'est un raccourci. Un personnage est fait de chair et d'os, c'est toujours moi, ma voix, mon corps. Je ne parlerais donc pas de contre-emploi mais d'emploi... différent ! C'est passionnant pour moi de continuer à apprendre, à me surprendre, à avancer. Je me suis régalé à interpréter ce personnage, j'étais complètement imprégné par l'univers du film, tourné en décors naturels, au Luxembourg, avec le brouillard toute la journée, le froid, des seconds rôles magnifiques, tous très singuliers...

Le couple que vous formez avec Géraldine Pailhas est très crédible.

C'était indispensable, on n'a pas tellement de scènes ensemble pour raconter notre histoire, pour faire croire à notre couple, un couple qui s'est aimé très fort, et qui s'aime encore d'ailleurs. Je ne vois personne d'autre que Géraldine dans ce personnage. Elle est à la fois lumineuse et d'une grande intensité dramatique. Elle a une voix dingue, un physique magnifique. Elle est surtout une grande actrice. Ça

aide beaucoup d'avoir en face de soi quelqu'un d'aussi généreux, qui est là, qui donne, qui est absolument le personnage. Quand elle va voir le flic, je la trouve prodigieuse. En une scène, elle donne toute la mesure du film.

J'aime aussi beaucoup le moment au café, quand elle m'annonce qu'elle va partir. Et surtout après quand je la retrouve avec ses amis, et que j'affiche cette fausse décontraction devant son nouveau compagnon... Ces scènes très réalistes sont extrêmement jubilatoires. On a tous connu ce genre de situations dans nos vies, il n'y a qu'à creuser en soi pour les jouer.

Et la représentation du monde de la nuit et du sexe ?

Des scènes échangistes sur les parkings, ça peut vite être le cafard ! Mais grâce à ce que Christophe a choisi de montrer de ce milieu là, ça reste flou et on y croit quand même. J'adore quand on voit ces gens passer d'une voiture à une autre. Il y a un côté lyrique, baroque, aérien.

Comment voyez-vous l'avenir de Daniel ?

Ce qui me plaît beaucoup, c'est qu'il y a une issue à cette histoire, le spectateur ne se sent pas abandonné à la fin. Même si elle est plutôt ouverte, on lui donne une réponse. Cette enquête lui a donné un but dans la vie et lui a permis de tenir un peu plus. On ne sait pas ce qui va se passer pour lui maintenant qu'elle est résolue, si son couple pourrait renaître mais on n'a pas l'impression de le quitter dans un moment juste sombre et dramatique.

ENTRETIEN AVEC GÉRALDINE PAILHAS

Quelle a été votre réaction à la lecture du scénario de Disparue en hiver ?

Pour être tout à fait honnête, j'avais du mal à me projeter dans cette histoire de disparition, je la trouvais trop sordide. Mais comme je savais que c'était Christophe qui allait filmer, je me suis dit : peu importe le sujet, je serai là. Christophe fait partie de ces cinéastes qui ont une voix, un souffle, une proposition de regard singulier... Je sentais qu'il ne redoutait rien, qu'il avait son projet en main. Le film a mis du temps à se monter, je suis contente et fière d'avoir patienté à ses côtés qu'il se fasse.

Votre personnage donne du corps à la trajectoire intime de Daniel.

Au départ, mon rôle était plus périphérique. Et puis il a pris de l'ampleur quand Christophe a recentré le scénario sur le couple. Mon personnage n'est pas seulement là pour produire un effet lumineux, je ne voulais pas jouer la femme qui sait même si elle ne dit rien, dans un mouvement de compréhension et de sagesse toute féminine ! Christine aussi a vécu cet événement, elle n'est pas simplement là pour soutenir la douleur de son homme. C'était important que le personnage ait du relief, qu'on sente qu'il a une vie propre, qu'il n'est pas réductible à la gracieuse femme qui a accepté l'événement parce qu'elle est forte. Et j'y tenais pour la richesse du film, pas seulement parce que c'est moi qui allais jouer le rôle !

Comment décririez-vous le lien qu'entretient Christine à son mari ?

Je suis très touchée par leur façon d'être maladroits dans leur communication. Ils ont toujours peur de se parler, n'osent pas se déranger. Ils ont vécu ce drame

côte à côte mais pas ensemble. Ce drame les a séparés, la douleur est compliquée à gérer. Curieusement, ce n'est pas forcément plus facile quand on est deux de traverser une telle épreuve et j'aime comment Christophe raconte ça. Et j'ai aimé voir Kad s'emparer de cette histoire, avec ce corps, pesant mais délicat, comme un vieil animal qui va mourir dans la savane, proche de défaillir et malgré tout toujours debout. Mais pour combien de temps ?

Kad Merad et vous jouiez ensemble pour la première fois.

Oui, et c'était très agréable. Kad est comme les gens pensent qu'il est : sympathique, incroyablement populaire, drôle, joyeux, léger, mais jamais cabot. Il nous a beaucoup fait rire entre les prises, ce qui ne l'empêchait pas d'être époustouffant dans son rôle. C'est un homme bon, j'étais très contente de le découvrir. Kad est un homme solide, costaud et super honnête, il a un beau regard, un regard franc. Il est franc aussi quand il joue, il n'est pas dans le procédé pour obtenir une émotion. Il incarne absolument le personnage, il est dans sa chair, mais on ne sent pas le travail derrière. Kad est un acteur magnifique !

Le film raconte que les histoires des autres permettent parfois de se recentrer sur la sienne.

Oui, c'est le message en profondeur du film, et je l'aime beaucoup. Ce qui arrive aux autres peut être un révélateur, avoir un effet miroir et nous permettre de nous reconstruire. Le film donne beaucoup d'épaisseur à cette foi. Non seulement parce qu'il aboutit à la rédemption de Daniel, qu'on le voit se reconnecter à sa vie à la fin mais aussi parce qu'il raconte très bien la trajectoire pour y arriver.



Lorsqu'elle revient dans leur maison, Christine à son tour est projetée dans l'histoire de Laura...

Le silence qui règne dans cette maison qui était la leur, dans laquelle ils ont vécu avec leur enfant... C'est à la fois sensuel et lourd, Christine s'introduit dans ce lieu chargé de passé, écoute les bandes de Laura, prépare du café à Daniel... Alors qu'elle était devenue un fantôme dans sa vie à lui, côtoyant dans son esprit celui de sa fille morte, tout d'un coup elle est là, en chair et en os et c'est finalement peut-être encore plus étrange que d'habitude pour lui qui s'était habitué à sa présence fantomatique.

L'étreinte physique entre eux est alors très ambiguë et intense...

On sent toutes les raisons qu'ils pourraient avoir de se retrouver mais lui est déstabilisé, n'arrive pas à mettre en mots son désarroi. Et puis il se jette sur elle... Elle pourrait en avoir envie à un autre moment, probablement, mais là, elle sent que le désir est mu par quelque chose qui le dépasse, elle n'a pas accès à la détresse de Daniel. Elle attendait de la parole et il lui offre ce désespoir qui passe par le corps. La scène est assez dure, le visage de Christine exprime du dégoût. Pas un dégoût inspiré par lui personnellement mais par ce désarroi mal exprimé. Quoi que... Peut-être que le sexe finit par leur permettre de trouver quelque chose dont ils ont besoin pour relâcher une tension.

A la fin du film, la voix de Christine relaye celle de Laura quand elle lit son journal...

C'était très intéressant de travailler cette scène avec Christophe. Lui voulait trouver l'absolue justesse du moment et moi, j'étais davantage dans l'abstrait, je voulais presque que ça sonne de façon étrange, que la scène ne soit pas forcément reliée au présent du film. On a travaillé sur ces deux registres et ça a donné cette scène. Personnellement, elle me procure une sensation de vertige.

Quand Christine met des mots sur leur passé au commissariat, quelque chose de la douleur enfin s'exprime.

Une chape pèse sur tous ces gens dans le film, le silence qui règne crée beaucoup de tension. Alors quand la parole surgit, c'est comme une peau fendue par un scalpel. Le film n'est pas psychologique, les expressions de chacun sont minimales, ce ne sont pas des flots de paroles qui sortent, juste des bribes mais le soulagement opère immédiatement. Les personnages sont très intérieurs et opaques, ils ne nous invitent pas à les pénétrer. Mais le film lui, nous y convie tout doucement.

Le film est aussi un polar...

Oui mais le polar est absorbé par le film lui-même, il autorise la vie des autres personnages. Comme le personnage de Kad qui rentre dans les traces de la jeune Laura disparue pour retrouver sa fille à lui... Les codes du film ne sont pas pesants, Christophe ne nous oblige

jamais à rien, ni à suivre la piste du polar, ni à plonger dans la douleur de cet homme. Jamais il ne se vautre dans le glauque. Sans doute parce qu'il arrive à saisir comment ces gens vivent concrètement les choses.

Quelle a été votre réaction à la vision du film ?

Le film est moins noir, moins étouffant, moins « lumettien » que prévu. Il s'est ouvert au spectateur, s'est humanisé. Christophe a ajouté du lyrisme au côté dépressif de ce vieux flic. Sa mise en scène est fluide, jamais démonstrative, toujours absorbée par le quotidien des personnages. Christophe a beaucoup de goût, que ce soit en terme de lumière, de cadre, de décors... Quel que soit le scénario, le film vaut avant tout par sa mise en scène, et la façon dont Christophe raconte cette histoire fait que je la ressens physiquement. Elle m'atteint et m'enveloppe.

LISTE ARTISTIQUE

Daniel	KAD MERAD
Christine	GÉRALDINE PAILHAS
Laura	LOLA CRETON
David	PIERRE PERRIER
Richard	FRANCIS RENAUD
Esteban	JÉRÔME VARANFRAIN
Vidal	DIDIER GESQUIÈRE
Marcella	MARIE-PAULE VON ROESGEN



LISTE TECHNIQUE

Réalisation	Christophe Lamotte
Scénario	Pierre Chosson & Christophe Lamotte
avec la collaboration de	Marc Syrigas & Arnaud Louvet
Production	Stéphane Marsil & Nicolas Steil
Productrice exécutive	Nathalie Nghet
Directrice de production	Julie Braham
Image	Philippe Guilbert
Montage	Benoit Quinon
Casting	Antoinette Boulat (France) Véronique Fauconnet (Luxembourg) Doriane Flamand (Belgique)
1 ^{ère} assistante mise-en-scène	Alexandra Denni
Musique Originale	André Dziezuk
Son	Henri Morelle, Nicolas Tran Trong, Sébastien Wera & Michel Schillings
Décors	Mathieu Menut
Costumes	Uli Simon
une production	HUGO PRODUCTIONS - IRIS PRODUCTIONS
en coproduction	IRIS FILMS - ARTEMIS PRODUCTIONS - FRANCE2 CINEMA
avec la participation de	CANAL+, OCS et FRANCE TELEVISIONS
avec la participation du	CENTRE NATIONAL DU CINEMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE, du FONDS NATIONAL DE SOUTIEN A LA PRODUCTION AUDIOVISUELLE DU GRAND-DUCHE DE LUXEMBOURG, de la WALLONIE, du TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FEDERAL DE BELGIQUE
En association avec	IRIS FINANCE SERVICES et TAX SHELTER FILMS FUNDING